

Vague de froid

Conception graphique de la couverture :
Matthieu Rossat, Studio Début Décembre
Illustration de couverture : Jean-François Galmiche
Mise en pages : Arpents de Sud

Titre original : *Ola de frio*
Éditeur original : Tres Hermanas (Madrid)
© Diego Pita, 2018.
© Arpents de Sud (Paris), 2022 pour la traduction française
ISBN : 978-2-9586037-0-0
Éditions Arpents de Sud - 27 bis, rue Vauvenargues, 75018 Paris

Diego Pita

Vague de froid

Roman

Traduit de l'espagnol par
Isabelle Dessommes

Arpents
de Sud
▼

Isabelle Dessommes tient à remercier
Laura Torrado de lui avoir fait découvrir
ce texte et de lui avoir présenté son
auteur.

Les rares modifications apportées au
texte original l'ont été en accord avec
l'auteur.

À mon frère
À mes amis

*Ich möchte ein Eisbär sein im kalten Polar
Dann müsste ich nicht mehr schrei'n
Alles wär' so klar
Ich möchte ein Eisbär sein im kalten Polar
Dann müsste ich nicht mehr schrei'n
Alles wär' so klar
Eisbär'n müssen nie weinen*

Je voudrais être un ours polaire dans le froid polaire
Alors je n'aurais plus à crier
Tout serait si clair
Je voudrais être un ours polaire dans le froid polaire
Alors je n'aurais plus à crier
Tout serait si clair
Les ours polaires n'ont jamais besoin de pleurer

Eisbär, Grauzone (1981)

1

J'ai arrêté l'alcool et la cocaïne. Le soir, je fume joint sur joint, mais je ne me détends jamais. J'ai arrêté de boire, mais personne ne m'en félicite. Le pire, c'est la sensation d'angoisse qui me tient et m'empêche de dormir. Le reste ne me dérange pas.

Je dépensais mon argent et celui de mes parents chez les putes, dans des bordels. Souvent, je ne couchais même pas avec elles, je prenais un verre et je m'achetais un peu plus de coke. Dans les maisons closes il y a toujours de la cocaïne. J'ai fini par tout avouer, j'ai tout raconté à mes parents. Mon père s'est servi une vodka et m'a regardé sans rien dire. Je n'ai pas pleuré, je ne me sentais pas mal à ce point, j'avais seulement besoin de le dire. J'avais besoin de m'entendre le dire.

Depuis, un an a passé. Je suis allé consulter dans plusieurs cabinets de psychologues et dans deux centres de désintoxication, mais je n'ai toujours pas trouvé l'endroit où je me sentirais en sécurité.

Le premier centre où je me suis rendu était public. Là-bas, la plupart des gens, des patients ou je ne sais quel autre nom leur donner, étaient héroïnomanes. Pendant que

Vague de froid

j'attendais mon tour m'est revenu un souvenir d'enfance. J'avais six ou sept ans, et nous vivions dans les faubourgs de la ville. Mes parents m'avaient changé d'école. Je ne m'étais pas adapté à la nouvelle ; l'ancienne ne m'enthousiasmait pas mais je m'y étais habitué. Les enfants de la nouvelle école me faisaient peur. Un jour, pendant la récréation, je me suis enfui. J'ai sauté par-dessus la clôture de la cour et j'ai pris le chemin de la maison. Personne ne m'a vu sortir.

Cette nouvelle école se trouvait à peine à six ou sept kilomètres de chez nous. Le chemin passait par un lotissement où j'avais vécu les premières années de ma vie et aussi par l'établissement que je venais de quitter et où je voulais retourner. Plus loin, il y avait un sentier bordé de grands arbres qui desservait une école d'éducation spécialisée. Un édifice aux murs gris entouré d'un grand grillage vert. De la route on pouvait voir un terrain de basket. Et devant le bâtiment, un arrêt de bus solitaire.

À cette étape de ma fuite, je suis tombé sur une voiture de gendarmes. Je me souviens parfaitement des armes qu'ils portaient. Elles étaient d'un noir mat et quelque chose d'irréel dans leur aspect les faisait ressembler à des jouets. Les gendarmes m'ont demandé ce que je faisais là tout seul. Je ne me rappelle pas ce que je leur ai répondu mais ils m'ont aussitôt pris en charge. Ils m'ont fait monter dans leur véhicule et m'ont emmené à la gendarmerie. Là, ils ont téléphoné à mes parents. Ils ne les ont pas trouvés, mais grâce à l'annuaire ils ont pu joindre mon grand-père.

La rutilante Mercedes de mon grand-père est entrée dans la cour de la caserne sous le regard incrédule des gendarmes. Je suis monté en voiture et nous avons quitté les

Vague de froid

lieux comme si nous étions membres d'un cortège officiel, de hauts dignitaires étrangers en mission diplomatique. Mon grand-père est mort quelques années plus tard, et personne ne m'a bien expliqué ce qui s'était passé. Quelqu'un, je ne sais plus qui, a dit qu'il prenait beaucoup de médicaments. L'explication ne m'a pas semblé convaincante.

Le centre de désintoxication n'avait rien à voir avec la gendarmerie, et mon grand-père, à moins de se frayer un chemin depuis le monde des morts, ne pourrait pas venir à ma rescousse. Après un désagréable entretien avec une conseillère, ou était-ce une assistante sociale ?, j'ai quitté cet endroit pour ne plus jamais y retourner. Je ne m'attendais pas à ce qu'on me déroule le tapis rouge, mais de là à penser qu'on me ferait me sentir si mal, de là à imaginer tomber sur quelqu'un de si antipathique, comme ça, de but en blanc... Peut-être un tel accueil convient-il à d'autres, peut-être aide-t-il la plupart des gens, mais à moi ça ne m'allait pas.

L'autre centre où je suis allé était un établissement privé. Il se trouvait à l'autre bout de la ville, sur la route de l'aéroport. Là, tous les autres patients étaient comme moi, alcooliques et cocaïnomanes. Il s'agissait d'un modeste petit appartement, à la salle d'attente minuscule et au sol sale et poussiéreux. Rien à voir avec l'image qu'en donnait la page Web. J'ai été reçu par le directeur, un homme aimable qui m'a pressé de faire quelque chose, pas forcément un séjour dans son établissement, mais enfin, disait-il, je devais faire quelque chose. Ça m'a pris un certain temps de rencontrer la personne susceptible de m'aider. Mais finalement je l'ai trouvée, du moins je l'ai cru.

2

La semaine prochaine, il y aura un an que j'ai bu et pris de la cocaïne pour la dernière fois. Je travaille dans une librairie. Ça fait presque un an que je suis là, à la librairie de Rafael Soler, rue Fuencarral. Le local doit mesurer quatre-vingts mètres carrés, ce n'est pas très grand, mais les étagères, qui couvrent les murs jusqu'au plafond, contiennent plus de dix mille exemplaires. Pour accéder aux livres rangés en hauteur, on se sert d'échelles en bois qui dégagent la même odeur que les vieux ascenseurs en service dans les immeubles anciens du centre de Madrid.

Ce matin, j'ai entendu dire à la radio qu'une vague de froid menace la ville. J'ai du mal à y croire, l'hiver est très doux, il n'a que très peu fait froid. Ça me déçoit, d'ailleurs, car le froid ne me déplait pas. S'il n'y avait pas de saison froide, je deviendrais fou. Je me plais à penser que le froid guérit tout. Rien ne guérit tout, mais si quelque chose le faisait, si quelque chose était capable de tout guérir, je parie que ce serait le froid. Il n'existe pas de meilleure sensation que de se réveiller par un matin d'hiver, un matin froid et ensoleillé où le monde renaît, où nous renaissions tous.

Vague de froid

Je mets en place les dernières nouveautés dans les rayonnages. Ils sont pleins de poussière et je dois y passer un chiffon humide avant de ranger les livres. Tous les jours arrivent des cartons pleins de volumes qui, au bout de deux ou trois mois à peine, retourneront là d'où ils sont venus. Ça n'a aucun sens.

Rodolfo, le nouvel employé de la librairie, vient d'arriver et m'aide en enregistrant les nouveautés dans l'ordinateur. Il a vingt-quatre ans, n'est pas très grand et porte des lunettes. Il a les cheveux blond cendré coupés très court. Je ne sais pas qui il me rappelle mais il m'est étrangement familier. Nous travaillons en silence. Nous écoutons la radio. J'ai trouvé une station de musique classique. Je n'ai pas envie de parler. Rodolfo ne se montre pas très communicatif, lui non plus. Nous avons dix ans d'écart. Nous appartenons à des générations différentes. Nous avons tous les deux grandi à Madrid, mais pas dans la même ville, pourtant. Le Madrid où j'ai grandi n'a rien à voir avec celui que connaît Rodolfo. La police a changé deux fois d'uniforme, les taxis ont changé de couleur et il existe désormais une entité nommée Communauté de Madrid qui a son propre drapeau. Nous ne parlons pas de la même ville.

Je sors un instant dans la rue pour respirer un peu d'air frais. Au milieu de la matinée, la rue est pleine de fourgons de livraison, ils se garent n'importe où et contribuent généreusement à paralyser la circulation. Il passe aussi beaucoup de motos, nombre d'entre elles conduites par des coursiers, et si tu ne te tiens pas sur tes gardes, elles pourraient bien t'arracher un bras ou une jambe au passage. C'est incroyable

Vague de froid

qu'il ne se produise pas plus d'accidents. J'en ai eu quelques-uns, mais ça fait bien longtemps.

Quand je retourne à l'intérieur de la librairie, Rodolfo a presque fini de mettre en place toutes ces fichues nouveautés. Un type bien, ce Rodolfo, il ira loin. Depuis quelques jours, je n'arrête pas de penser à la même chose, j'imagine des lignes de coke partout, j'ai même vu un demi-gramme de coke en formation d'escadron aérien en train de survoler mon salon et de réaliser des acrobaties compliquées. L'un des éléments de l'escadron commet une erreur, se précipite dans le vide et tombe sur ma table lors d'un atterrissage forcé. Le voilà à ma portée.

J'ai fermé le magasin. Rodolfo est allé déjeuner. J'arpente ce quartier, qui est désormais le mien. Je me demande ce que peuvent bien penser de moi tous ces jeunes gens modernes. Ils me regardent à peine, ils ne doivent pas me trouver bien intéressant.

De retour à la maison, j'allume la télévision. Je vis seul dans ce studio inconfortable et froid. Dans ce logement, les pièces sont distribuées de façon absurde. La première porte à droite est celle de la salle de bains. Le salon se trouve aussi à droite et donne sur la rue. La chambre et la cuisine donnent sur une cour intérieure. La cuisine est toute petite. La chambre est sombre et ne me plaît pas le moins du monde. Je devrais changer de quartier, maintenant que je ne sors plus le soir. Cet appartement est trop sombre. J'y ai vécu beaucoup d'expériences que je voudrais bien oublier. Ces derniers temps, j'essaie d'y faire pénétrer le plus de lumière possible. Je laisse toujours les fenêtres ouvertes quand je sors, même en hiver. Mais ça ne suffit pas,

Vague de froid

je n'arrive pas à effacer la trace qu'y ont laissée la douleur et la honte. Je vis dans une sorte de cessez-le-feu, de trêve conclue avec moi-même. Tous les soirs, même rituel : je reste à la maison à regarder les mêmes films pornos, encore et encore. Je n'en retire aucun plaisir, tout ça est mécanique, de l'ordre du réflexe.

Dans un coin du salon en désordre, je suis tombé sur une relique du passé, une cassette. J'ai cherché mon vieux baladeur et j'y ai glissé cette vieille cassette, j'ai appuyé sur Play et de la musique techno s'est mise à résonner dans mes oreilles. Tout cet univers oublié a ressurgi en moi. Ce sont de vieux enregistrements de sessions réalisés dans des discothèques qui ont fermé depuis belle lurette. Des discothèques de banlieue désertées où j'allais avec mes amis. La lumière de midi inondait le parking et les jardins alentour. Je me suis endormi.

3

J'entre dans la librairie et je vois aussitôt Rodolfo. Il n'a pas l'air en pleine forme ce matin. Moi non plus je ne suis pas en pleine forme. J'ai mal aux poumons à force de fumer et je me suis fait une petite écorchure à l'intérieur d'une oreille en dormant avec les écouteurs. Tout en mettant de l'ordre dans le réassort, je ne quitte pas Rodolfo des yeux. Il est habillé bizarrement. Il porte une chemise trop petite pour lui d'au moins deux tailles.

– Je peux te parler un moment ? me demande-t-il.

– Qu'est-ce que tu veux ? lui dis-je, surpris.

– J'ai besoin que tu me rendes un service.

– Quel genre de service ? – Je n'aime pas sa voix.

– Il vaut mieux que je t'en parle dans la réserve, poursuit Rodolfo.

Nous allons dans la poussiéreuse et minuscule réserve pour continuer la conversation. Je n'apprécie pas ce genre d'intrigue, j'espère qu'il ne va pas me prendre trop de temps avec ses conneries.

– J'ai besoin d'un peu de cocaïne, juste un ou deux grammes, lâche-t-il dès que la porte est fermée.

– Quoi ? – Je n'en reviens pas.